

➤ Portrait insolite: Sarah Bernhardt (1844-1923)

Icône du show-biz

Première icône internationale du show-biz, l'adulée actrice Sarah Bernhardt fut LA star du monde théâtral au XIX^e siècle. Appelée «La Divine Sarah» ou «La Voix d'or», elle se distinguait par son caractère impétueux, son style excentrique et son amour pour... les serpents. Durant ses 62 ans de carrière, elle interprète 70 rôles dans plus de 125 productions. En 1896, le Tout-Paris lui consacre une fête grandiose: la journée Sarah Bernhardt!

KATJA RAUSCH

Fiévreusement, une femme essaye de lui dérober une mèche de cheveux. Une jeune fille hystérique voulant un autographe réalise soudain que son stylo ne marche pas, se mord le poignet pour donner de l'ancre rouge à son stylo. On écrit l'année 1880. La star vénérée et déifiée s'appelle «La Divine» Sarah Bernhardt.

Fille d'une courtisane hollandaise (dont l'amant n'était nul autre que le puissant Duc de Morny, demi-frère de Napoléon III), «Madame Sarah» vivait sa célèbre devise «*Quand même*», empreinte de défi et de détermination. A l'âge de 25 ans, elle connaît son premier grand succès dans *Le Passant* jouant un rôle de... jeune homme! Connue pour son caractère cocasse et impétueux, Sarah sait donner la réplique. Quand une de ses partenaires féminines lui demande: «*Comment faites-vous lorsque vous jouez sur scène pour avoir constamment le trac?* Sarah réplique: *Vous verrez lorsque vous aurez du talent!*». Les Anglais diraient *bloody hell!*

UN SPHINX AU FÉMININ

Qui dit Sarah Bernhardt, dit théâtre lyrique à déclamation musicale. Jeune fille, Sarah répète quarante fois, avant le petit déjeuner «*Un-très-gros-rat-dans-un-très-gros-trou*» pour faire *drâmatiquement vibrer les rr*. Romantique ou tragique, la Bernhardt montre dans ses rôles masculins de *Hamlet* et de *L'Aiglon* des dons de transformisme et d'androgynisme étonnants. Ne l'a-t-on pas surnommé «la sphinge» (forme féminine de sphinx)! Oui, son répertoire est encyclopédique: reine d'Espagne dans *Ruy Blas* (1872), *Phèdre* (1874) ou *Marguerite Gautier* dans *La Dame aux*

camélias (1880) ou fils de Napoléon (elle a 56 ans!) dans *L'Aiglon* (1900), entre autres. De ses amants, c'est Hugo le plus passionné. Puis il y a le mondain Charles Haas, immortalisé dans *Du côté de chez Swann* ou le beau comédien Mounet Sully, le peintre et sculpteur Gustave Doré, le prince de Galles (futur Edward VII) et le prince de Ligne (avec qui elle aura Maurice en 1864, son fils adoré). L'empereur autrichien Franz Joseph, le roi d'Espagne Alfonso XII et le tsar Alexandre III lui vouent une dévotion sans bornes (bijoux, bijoux, bijoux!). Sa maxime semble juste: «*C'est en se dépensant soi-même que l'on devient riche.*» Cqfd! Et n'oublions pas le bel officier grec, son mari Jacques Damala, de 15 ans son cadet. Ce fut le plus banal et le plus stupide des hommes qu'elle aima. Mari infidèle et morphinomane, elle ne l'abandonne même pas dans la maladie et reste plus que jamais fidèle à sa devise «*Quand même!*»!

POSTÉRITÉ ET CAPRICES

Artiste accomplie (elle écrit, peint, sculpte), la Bernhardt est aussi une businesswo-

man avertie. En 1880, année charnière, elle fonde son propre groupe de théâtre, dirige le théâtre de la Renaissance à partir de 1893 et ouvre, en 1899, le théâtre Sarah Bernhardt. Et surtout, elle cultive et gère son image de marque. L'Amérique l'adore. L'Angleterre la vénère. La Russie l'acclame. Elle apparaît dans des publicités pour le savon Pear's ou l'absinthe Terminus. Elle rend visite à Edison à Menlo Park pour immortaliser sa voix d'or avec le tout nouveau phonographe.

En 1915, alors âgée de 71 ans, elle vit depuis cinquante ans avec un seul rein et depuis peu hélas! avec une seule jambe. Courageuse, elle rit de son infirmité. «*Je fais la pintade!*», s'écrit-elle en sautant d'un endroit à l'autre.

Désormais, elle jouera assise dans les pièces de Verneuil, Rostand et Guitry. Grande patriote, elle organisait pendant la guerre de 1870-71 un centre hospitalier au théâtre de l'Odéon et visitait pendant la Première Guerre mondiale inlassablement, portée dans une chaise, ses soldats. En 1914, attribution de la Légion d'honneur, alors rarement attribuée à une femme. La

postérité se souvient surtout de ses caprices: son goût insolite pour les animaux domestiques, entre chiens, chats, perroquets, boas, crocodiles, un lion et six caméléons. Ou bien ses photos la montrant allongée et endormie dans son cercueil! En 1923, année de sa mort, elle joue dans *La Voyante* de Sacha Guitry. Mourante, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même jusqu'au moment où elle entend «*Caméral!*»; c'est alors que son visage s'illumine, son cou s'allonge, ses yeux scintillent; elle perd d'un seul coup 30 ans.

Alors la prochaine fois quand vous passez à Paris, allez boire une absinthe ou manger une alouette farcie servie sur des croûtons au gin au café Sarah-Bernhardt, place du Châtelet, juste à côté du Théâtre de la Ville, qui fut de 1949 à 1967 le théâtre Sarah Bernhardt. Et rappelez-vous alors Mark Twain quand il disait qu'il y avait cinq sortes d'actrices: des mauvaises, des moyennes, des bonnes, d'exceptionnelles – et puis, il y a Sarah Bernhardt. Celle qui joue la Pucelle jusqu'à 65 ans. D'ailleurs, ne nous a-t-elle pas laissé l'adjectif sarah-bernhardesque... Faut le faire! Quand même.



Illustration: Alexandre Schmit

Artiste accomplie, Sarah Bernhardt cultive et gère son image de marque. L'Amérique l'adore. L'Angleterre la vénère. La Russie l'acclame. Elle apparaît dans des publicités pour le savon Pear's ou l'absinthe Terminus. Elle rend visite à Edison à Menlo Park pour immortaliser sa voix d'or avec le tout nouveau phonographe.

LE FEUILLETON DE CLAUDE FRISONI

Le crimeur (20)

Elle prolongea la garde-à-vue de Nardelli, ce qui donna à la star gardée à vue le temps de me faire savoir par son fan-club qu'elle avait beaucoup apprécié mon geste. Et me permit de me rapprocher de l'étudiante, fille à papa, passablement dégénérée.

Le moyen le plus sûr de la voir était de consulter la liste des soirées prévues, d'éliminer tout ce qui avait un contenu politique ou culturel et de retenir l'événement estudiantin le plus susceptible de se terminer en beuverie, en fumerie ou en coucherie (mieux encore, les trois combinées).

Ce soir-là, les «boit-sans-soif», association que je n'avais jamais fréquentée jusqu'alors, organisait une rhum partie dans une salle de la vieille ville. Je tentai ma chance et pénétrai vers vingt-trois heures trente dans une salle bruyante et enfumée, dont le sol avait été rendu glissant par ceux qui y avaient justement rendu l'excédent d'alcool ingurgité. Une musique assourdissante faisait trembler les vieux murs du local et une foule encore peu nombreuse à cette heure peu avancée de la nuit sautillait mollement entre deux visites au bar. Les

effluves de sueur, de rhum partiellement digéré, de plantes exotiques fumées goulument et de patchouli aspergé généreusement se mélangeaient en un curieux parfum, à la fois écoeurant et excitant.

J'observais, discrètement, le microcosme agité, cherchant à distinguer parmi les buveurs et buveuses parfois danseurs ou danseuses, celle dont je pensais qu'elle serait la dernière étape avant l'élimination de l'arrogante juge d'instruction. Assis sagement sur un tabouret, j'évitai de lier conversation avec les représentants assoiffés de la future élite de la nation, pour ne pas risquer de manquer l'entrée de la belle (enfin pas trop).

Durant plus de deux heures, patient tel le fauve à l'affût, je dus subir l'excès de décibels, les fragrances douteuses déjà évoquées, l'agression d'un stroboscope emballé et les regards appuyés de fêtards imbibés des deux sexes. Epuisé et déçu, je me résolus à quitter cette noble assemblée vers une heure du matin, résigné à rejoindre la Cité universitaire bredouille. En chemin, succombant à un appel pressant de l'instinct infaillible qui caractérise les grands

prédateurs, je décidai de faire un détour par le quartier de la gare, fréquenté par une faune interlope à laquelle, peut-être, aurait pu se joindre celle qui méritait à coup sûr le titre de Miss Pochtrons sans frontières.

Après avoir croisé quelques épaves de la nuit, j'avisai, vautrée sur le banc d'un abribus, la tête sur un blouson de cuir roulé en boule en guise d'oreiller, un vague tee-shirt délavé dissimulant mal des seins déjà bien fatigués, la fille du bâtonnier. Elle avait dû attendre un bus hypothétique avant de sombrer dans une sorte de profond sommeil éthylique. L'absorption sans modération de diverses substances déconseillées par la faculté avait non seulement profondément abîmé sa lucidité mais également transformé son corps déjà peu attirant, en une espèce de magma perméable, un tas de pâte à démodeler désagréable, un gloub gloubissant s'apparentant à un conglomérat de sables mouvants et de lave mal refroidie concourant pour la médaille de l'informel multiforme.

Je m'approchai de la masse molle en m'assurant que personne ne rôdait dans les parages et tentai de la réveiller. Quelques

vagues grognements inexpressifs répondirent à mes efforts et je constatai qu'à l'odeur d'alcool que répandait son haleine s'ajoutait celle, si caractéristique, du trichloréthylène. La gravos avait vraisemblablement picolé gravement avant d'inhaler ce produit vendu dans des magasins appelés à juste titre des drogueries, dès lors qu'on en fait un usage aussi inapproprié. Je me pris à penser que les gens de la nuit sont moins malhonnêtes qu'on le dit, car le sac à main de la moche au bois dormant, baillait largement à ses pieds, offrant son contenu avec le même manque de pudeur que celui affiché par sa propriétaire.

Vérifiant que personne aux alentours ne pourrait surprendre ma démarche crimeuse, je risquai ma main droite dans l'immonde fouillis, frôlant les mouchoirs usagés, un slip égaré, un calepin écorné, des trucs non identifiés, pour me saisir enfin d'un trousseau de clefs. Par acquis de conscience, je secouai à nouveau la fille à papa, comme un flipper qui a déjà fait tilt mais qui heureusement ne broncha pas, et m'éloignai rapidement, mon larcin en poche.

A suivre...